

A contretemps

Michon, « fourvoyé dans les passés simples »

(*Vies minuscules*, 1984)



Gustave Surand, *Les Mercenaires de Carthage*, 1884 : photographie du tableau peint pour le salon de 1884.

L'homme en toutes lettres
Cycle de conférences littéraires à Sainte Marie de Neuilly
24 Bd Victor Hugo - Neuilly Sur Seine

Vies minuscules (1984)

Vie d'André Dufourneau

▪ **Texte 1 : ouverture**

Avançons dans la genèse de mes prétentions.

Ai-je quelque ascendant qui fut beau capitaine, jeune enseigne insolent ou négrier farouchement taciturne ? A l'est de Suez quelque oncle retourné en barbarie sous le casque de liège, jodhpurs aux pieds et maertume aux lèvres, personnage poncif qu'endossent volontiers les branches cadettes, les poètes apostats, tous les déshonorés pleins d'honneur, d'ombrage et de mémoire qui sont la perle noire des arbres généalogiques ? Un quelconque antécédent colonial ou marin ?

La province dont je parle est sans côtes, plages ni récifs ; ni Malouin exalté ni hautain Moco n'y entendit l'appel de la mer quand les vents d'ouest la déversent, purgée de sel et venue de loin, sur les châtaigniers. [...]

(p. 13)

▪ **Texte 2 : le cahier d'André**

Ma grand-mère, qui s'est mariée en 1910, était encore fille. Elle s'attacha à l'enfant, qu'elle entoura assurément de cette fine gentillesse que je lui ai connue, et dont elle tempéra la bonhomie brutale des hommes qu'il accompagnait aux champs. Il ne connaissait ni ne connut jamais l'école. Elle lui apprit à lire, à écrire. (J'imagine un soir d'hiver ; une paysanne jeunette en robe noire fait grincer la porte du buffet, en sort un petit cahier perché tout en haut, « le cahier d'André », s'assied près de l'enfant qui s'est lavé les mains. Parmi les palabres patoises, une voix s'anoblit, se pose un ton plus haut, s'efforce en des sonorités plus riches d'épouser la langue aux plus riches mots. L'enfant écoute, répète craintivement d'abord, puis avec complaisance. Il ne sait pas encore qu'à ceux de sa classe ou de son espèce, nés plus près de la terre et plus prompts à y basculer derechef, la Belle Langue ne donne pas la grandeur, mais la nostalgie et le désir de la grandeur. Il cesse d'appartenir à l'instant, le sel des heures se dilue, et dans l'agonie du passé qui toujours

commence, l'avenir se lève et se met à courir. Le vent bat la fenêtre d'un rameau décharné de glycine ; le regard effrayé de l'enfant erre sur une carte de géographie.) Il n'était pas dépourvu d'intelligence, sans doute disait-on qu'il « apprenait vite » ; et, avec le bon sens lucide et intimidé des paysans de jadis qui rapportaient les hiérarchies intellectuelles aux hiérarchies sociales, mes aïeux, sur de vagues indices, élaborèrent pour rendre compte de ces qualités incongrues chez un enfant de sa condition une fiction plus conforme à ce qu'ils tenaient pour le vrai : Dufourneau devint le fils naturel d'un hobereau local, et tout rentra dans l'ordre.

(p. 15-16)

Vie des frères Bakroot

▪ **Texte 3 : la « femme cuirassée de plomb »**

Ils grandirent. La pesante aventure de la croissance finissait, on s'étonnait qu'elle ne fût pas éternelle. Roland ne se déridait pas : les livres l'avaient perdu, comme disent les bonnes gens, comme un peu plus tard me dit ma grand-mère. Perdu ? Il l'était, oui - il l'avait toujours été -, dans ce monde qu'il ne voyait guère aussi bien que dans les livres qui lui en tenaient lieu, mais c'était un lieu de refus, de supplication toujours repoussée et de méchanceté insondable, comme, sous les coutures serrées des lignes tenaces l'une à l'autre crochetées, la coquetterie d'enfer d'une femme cuirassée de plomb, qui est là-dessous, qu'on désire jusqu'au meurtre, et dont le défaut de l'armure qui est quelque part entre deux lignes, qu'en tremblant on suppose et cherche, qui sera au bout de cette page-là, au coin de ce paragraphe, est à jamais introuvable, tout proche et se dérochant ; et le lendemain de nouveau on la traque cette petite boutonnière, on va la trouver, tout s'ouvrira et enfin on sera délivré de lire, mais le soir vient et on referme la page d'invincible plomb, on tombe plomb soi-même. Il ne perçait pas le secret des auteurs, la belle robe qu'ils ont mise à l'écriture était trop agrafée pour que Roland Bakroot, de Saint-Priest-Palus, non seulement pût la trousser, mais sût même s'il y avait dessous une chair ou du vent : comme je pensais le comprendre, le renfrogné, le bachelier à la Triste Figure, moi dont la crétinerie lyrique prenait vers ce même temps son irréparable tournant,

sa voie crénelée de plomb, son chemin de ronde où mon tournis m'emporte, où avec les Bakroot une fois encore je valse, vers je ne sais quelle dernière phrase que sur elle-même il me faudra boucler, Gros-Jean comme devant.

Rémi, lui, et dès la classe de seconde, savait bien qu'il y avait sous la robe des filles quelque chose, des riens qui se pouvaient intensément connaître. Ses collections - continuons à les appeler ainsi, puisque c'était bien le goût d'amasser et réactiver ce qui donne du plaisir qui le guidait encore, comme quand il était petit -, ses collections furent des photos de femmes ou de filles, soit qu'il les découpât dans des revues achetées en douce, starlettes décolletées, solaires, ou scabreuses brunes haut-jarretellées dans des feuilles libertines, soit que les collégiennes de l'autre lycée, le fabuleux, l'interdit où bruissaient des jupes plissées, soit donc que ces petites sœurs, qui n'étaient pas insensibles à son appétit sombre d'oisillon de proie, à ses cheveux de paille gelée et à ses airs gouapes, lui donnassent un médiocre portrait d'elles-mêmes, une photo prise là-bas dans le jardin l'année dernière avec la robe bleue, qu'en feignant d'hésiter beaucoup et se faisant prier elles lui cédaient enfin, avec des mots chuchotés et des pressions malhabiles du bout des doigts, quand vient l'heure de se quitter avec la nuit et qu'une très jeune fille est amoureuse un dimanche de novembre.

(p. 118-199)

▪ **Texte 4 : au passé simple**

Mais peut-être que Là-Haut les vieux auteurs, les vrais dont on est toujours indigne, et leurs intercesseurs, les benoîts exégètes à barbiche début de siècle, lui disent eux-mêmes leurs textes, d'une plus vive voix que les voix des vivants.

Roland, lui, se doutait bien que les auteurs ne parlent pas de vive voix ; il demeurait dans leur interminable silence ; il s'enfonçait de plus belle dans le tourbillon de ces passés que nul n'a jamais vécus, ces aventures comme arrivées à d'autres et qui pourtant n'arrivèrent à personne. Tout petit, il avait su un jour, avec enchantement ou dans un malaise, qu'à Mégara, dans ses jardins modern'style, Hamilcar avait donné un festin ; à la suite de deux quasi-jumeaux ennemis, l'un noir et l'autre brun, qui convoitent la même princesse, il s'était à jamais perdu

dans ce pays « où l'on crucifie des lions » au passé simple¹, ce pays qui n'existait pas et qui pourtant portait le même nom vrai de Carthage, qui est dans Tite-Live. Dès lors, sa vie s'était fourvoyée dans les passés simples - je le sais, pour être lui. Maintenant, il apprenait qu'Emma mange à deux mains le fraternel poison couleur de sucre, que Pécuchet sur le tard adopte un semblant de frère pour l'aimer et le jalouser dans des semblants d'études, que le diable prend toutes les formes du frère pour amener sous son pied saint Antoine. Quand il levait la tête, quand les beaux passés simples s'effondraient dans ce que l'œil à l'instant voit, dans les feuilles qui bougent et le soleil qui réapparaît, le présent invincible était toujours là sous la forme de Rémi, le contemporain des choses, celui qui souffrait par les choses mêmes, Rémi qui troussait les filles et qui le regardait en riant : et dans ce présent rieur que Roland ne savait aborder qu'avec ses poings et sa dent cassée, il se jetait, il se donnait un pugilat encore ; cela suffisait à sa vraie vie peut-être. Après la philo, il échoua dans une fac de lettres, à Poitiers il me semble.

(p. 124-126)

¹ Flaubert, *Salammbô*, fin du chapitre 2 : « Cent pas plus loin ils en virent deux autres, puis, tout à coup, parut une longue file de croix supportant des lions. Les uns étaient morts depuis si longtemps qu'il ne restait plus contre le bois que les débris de leurs squelettes ; d'autres, à moitié rongés, tordaient la gueule en faisant une horrible grimace ; il y en avait d'énormes ; l'arbre de la croix pliait sous eux et ils se balançaient au vent, tandis que sur leur tête des bandes de corbeaux tournoyaient dans l'air, sans jamais s'arrêter. Ainsi se vengeaient les paysans carthaginois quand ils avaient pris quelque bête féroce ; ils espéraient, par cet exemple, terrifier les autres. Les Barbares cessant de rire, tombèrent dans un long étonnement. "Quel est ce peuple," pensaient-ils, "qui s'amuse à crucifier les lions?" ».

▪ Texte 5 : l'enterrement à Saint-Priest-Palus

Les Bakroot n'avaient pas de caveau, la tombe fraîche était creusée : ce trou et ce talus de belle terre toute neuve, parmi la vieille neige grise et les dalles aux christs rouilles, aux fleurs pourries, étaient printaniers et réconfortants. Les cantonniers avec leurs cordes firent doucement descendre dans ce labour frais l'œuvre du menuisier, avec dedans ce qu'on ne voyait pas. C'était un enterrement comme tous les autres, dans Courbet, dans Greco, à Saint-Amand-Jartoudeix : l'haleine des Saint-Cyriens leur mettait aux lèvres un autre petit plumet ; le bas des pantalons rouges était crotté ; des paysannes avaient des mouchoirs, la rousse trop droite et un peu en retrait regardait l'arbre impalpable des fumées bleues monter des toits, croître et se perdre, vers le village là-bas. Deux peupliers mêlaient leurs branches avec le vent ; un seul corbeau, d'un bout du ciel à l'autre mesurant l'étendue, passa sans un cri. Les premières pelletées tombèrent ; au bord de la fosse, Roland se baissa prestement, coléreusement, sa main lâcha quelque chose ; le grand Métraux, qui était tout à côté de lui, regardait intensément, tour à tour Roland et ce que la terre recouvrait ; on n'entendit plus le bruit clair qu'elle fait sur le bois creux, mais seulement terre sur terre. C'était fini. Nous fûmes vite dans les voitures, après les politesses de la porte ; comme nous démarrions, je vis Roland revenu là-bas seul, sur la tombe, posthume, mais tout droit et campé comme quelqu'un qui frappe : romanesquement, sottement, je pensai à un capitaine une dernière fois visible sur sa baleine blanche, qui déjà sous lui a sombré.

Au retour, parmi les baleinières renversées et les monstres morts, Métraux me dit soudain d'une voix étrange : « Te souviens-tu des images que Rémi avait déchirées dans le Kipling, il y a longtemps ? » Si je m'en souvenais ! ... « Roland les a jetées dans le trou, tout à l'heure. » La neige recommença à tomber avant que nous eussions quitté le plateau, avaricieusement d'abord, puis très vite à gros flocons denses : le monde disparut.

Et moi seul j'échappai, pour venir te le dire

Vie de la petite morte

▪ **Texte 6 : « à l'intersection de l'espace et des livres »**

Dans mes souvenirs de petite enfance, je suis souvent malade. Ma mère me prenait auprès d'elle dans sa chambre ; on me veillait dévotement ; d'irréels cris d'enfants montaient de la cour de récréation, tournoyaient et disparaissaient dans des vols d'hirondelles ; on jetait des bûches dans la cheminée, tout pétillait ; ou alors tout s'éteignait et dans le dernier rougeoiement apparaissaient des fantômes d'abord théâtraux et discernables avec lesquels on pouvait jouer, puis si épais qu'on hésitait à les nommer, jusqu'à ce qu'ils fussent anonymes et uns comme le noir juché sur un enfant. Le jour revenait, et une nouvelle flambée naissait des jupes noires d'Élise courbée qui la manigançait en soufflant sur la cendre, puis me souriait doucement dans la clarté venue. J'espère que je lui ai souri, moi aussi. Elle me laissait ; alors je découvrais tout ; je découvrais l'espace par la fenêtre, le poids du ciel au loin sur la route vers Ceyroux, le grand ciel pesant pareillement sur Ceyroux que je ne voyais pas, et qui pourtant à cette heure maintenait opiniâtrement son vouloir infime de toits et de vivants derrière l'horizon ténébreux des forêts. Je convoquais des lieux invisibles et nommés. Je découvrais les livres, où l'on peut s'ensevelir aussi bien que sous les jupes triomphales du ciel. J'apprenais que le ciel et les livres font mal et séduisent. Loin des jeux serviles, je découvrais qu'on peut ne pas mimer le monde, n'y intervenir point, du coin de l'œil le regarder se faire et défaire, et dans une douleur réversible en plaisir, s'extasier de ne participer pas : à l'intersection de l'espace et des livres, naissait un corps immobile qui était encore moi et qui tremblait sans fin dans l'impossible vœu d'ajuster ce qu'on lit au vertige du visible. Les choses du passé sont vertigineuses comme l'espace, et leur trace dans la mémoire est déficiente comme les mots : je découvrais qu'on se souvient.

(p. 225-226)

Le roi vient quand il veut (entretiens)

- **Texte 7 : l'or de la « belle langue » et la « boue des patois » (entretien avec Tristan Hordé, 1992)**

Peut-on justement associer l'amour de la latinité, le latin, à la ruralité ?

C'est la langue liturgique, celle des anges – celle par quoi l'indicible se laisse dire, d'autant plus abrupte que, dans les *Vies minuscules*, elle est entendue par « les croquants limousins, les derniers des hommes, arriérés, obtus, âpres au gain et misérables », comme disait Sartre, c'est-à-dire les Métèques au sens antique, dans leur parfaite brutalité. Ce n'est pas pour elle-même que j'aime la latinité, la langue absolue, mais pour la façon dont elle tombe dans l'oreille et le cœur des Métèques, pour le trou qu'elle y fait, pour la façon dont elle se relance, rebondit et rejaillit parfois plus pure à travers eux. Les Anciens le disaient : les Métèques seuls, s'ils maîtrisent leur bégaiement, savent parler *la langue*. C'est que, pour être proférée sans mièvrerie, la langue des anges doit forcer le gosier de bêtes, être chantée par les derniers des hommes. C'est cela qui est dit dans la *Vie d'Antoine Peluchet*, dans la *Vie de Georges Bandy*, et, bien sûr, dans le *Rimbaud*.

Le Classique n'existe, ne parle et ne règne que s'il y a du Barbare – que s'il est le Barbare déguisé : Garouste, le peintre, dit que le grand art consiste en ce que le premier doit habiller le second ; mais les deux doivent coexister. La pellicule d'or de la belle langue est plus pure, plus fragile, plus menacée, donc plus entière, d'être travaillée en dessous par la boue des patois.

(p. 40-41)

▪ **Texte 8 : les « grandes orgues » de Michon (entretien avec Thierry Bayle, avril 1997)**

Il y a un paradoxe dans votre œuvre, qui offre la rencontre d'une langue très poussée, très élitiste d'une certaine façon, et l'amour des « minuscules », des « demi-soldes », comme ces poètes ratés de province que vous évoquez dans Trois auteurs.

C'est bizarre cette histoire de langue, le bien-écrire, les pointes d'aiguilles... Toute cette louche étiquette de styliste qu'on veut me faire endosser [...], je ne me reconnais pas trop là-dedans. C'est peut-être par hasard que j'ai pris cette façon-là, cette main à plume précisément et pas une autre, c'est très circonstancié au départ, et maintenant je ne peux plus m'en débarrasser. Il faut remonter au départ : cette langue exagérée m'est venue au moment des *Vies minuscules* et pour les *Vies minuscules*, afin d'installer ces vies dans l'écart le plus grand entre leur référent minable et les grandes orgues dont je jouais pour rendre compte de cette nullité – pour en rendre compte, et dans le même mouvement la dépasser et la magnifier. La transformer en son contraire. Ça a été ma recette personnelle pour échapper au pire, qui est le nihilisme, ça a été ma façon d'avoir la foi en quelque sorte. Si c'est la langue des anges qui rend compte de la vie bousillée de journaliers alcooliques du fin fond de la cambrousse, alors ils sont sauvés, et celui qui en parle est sauvé avec eux.

(p. 145)

▪ **Texte 9 : (entretien avec Catherine Argand, décembre 1998)**

Ce sont vos personnages que vous appelez des ectoplasmes?

Créer des personnages comme je l'ai fait dans *La Grande Beune* me répugne. Il existe déjà tellement d'écrivains, tellement de romanciers qui peuplent le monde d'ectoplasmes... La coupe est pleine, plus personne n'y croit. Un vieux théologien, Guillaume d'Occam, l'a très bien dit : « Il ne faut pas multiplier le nombre des entités au-delà de ce qui est nécessaire. » On appelle ce décret le rasoir d'Occam. Je n'ai pas besoin d'inventer des vies, des personnages. Il y a suffisamment de gens qui sont morts et qui attendent que l'on parle d'eux.

Vous voulez faire se lever les morts?

Bien sûr. Lorsque j'écris, je pense toujours au mythe de la résurrection des corps dans le christianisme. J'anticipe le jour du Jugement dernier. Ces hommes qui ont eu de la chair - Roulin, le facteur peint par Van Gogh, Rimbaud, Watteau et toute la confrérie des Vies minuscules, je m'efforce de les faire revivre. Qu'ils se lèvent, qu'ils sortent du tombeau.

Vous les sortez des limbes pour les nimber de gloire une fois pour toutes?

Pour changer leur viande morte en texte, leur échec en or. Une fois de plus.

Serait-ce votre façon de jouer à la perte et à la sublimation de la perte par l'ivresse du verbe, comme vous l'écrivez si bien à propos de Faulkner?

Ecrire, c'est changer le signe des choses, transformer la douleur passée en jouissance présente, faire de l'art avec la mort. Je ne valorise absolument pas la douleur, je ne suis ni doloriste ni saint-sulpicien. Seule l'écriture, cet après-coup inouï, peut la sublimer en joie, c'est-à-dire lui donner un sens. L'écriture n'est jamais là au moment où les choses se passent, elle vient après, bien après parfois.

(p. 185-186)

▪ **Texte 10 : (entretien avec Pierre-Mac de Biasi, novembre 2001)**

Je me rappelle très bien le moment où j'ai entendu la première page de *Salammbô* pour la première fois. Je vais encore une fois raconter ça. C'était à l'école publique dans la Creuse, en revendant en juin d'une « classe promenade », un jour où l'on allait chercher des fleurs, ou je ne sais quoi, dans la campagne. On revenait en classe en fin d'après-midi et l'instituteur, à ce moment-là, lisait des pages de littérature. C'était un instituteur d'après-guerre, mais qui avait oublié que c'était l'après-guerre. Il se croyait encore sous la III^e République, et donc, une fois, on a eu droit à « C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar... » et puis à toute cette page étincelante... Ça fait quand même un drôle d'effet à neuf ans, sans savoir du tout de quoi il s'agit, ni Hamilcar, ni Carthage, ni la littérature, ni rien, d'entendre cette espèce de déferlement absolument parfait... un déferlement d'images impitoyables, que les petits enfants adoraient. C'étaient des enfants de la campagne. On aimait entendre cette espèce de souffle de violence

parfaite, un soir de juin, après que l'on a été se promener à travers les champs, sous le soleil. C'était un couronnement, comme un grondement de foudre, c'était toute la violence du monde. Dans cette première page de *Salammbô* sur le festin des mercenaires, et en dépit des afféteries exotiques et du bric-à-brac ethnologique, il y a une sorte d'accomplissement, un miracle de brutalité et de désir : c'est, je dirais, une présentification du monde, et non pas du tout une néantisation du monde. En une page, ce qui éclate, comme un feu d'artifice monstrueux, ce sont tous les appétits de l'humanité.

(p. 219-220)

Lectures, pour approfondir

Pour lire Pierre Michon :

Vies minuscules, 1984, est disponible chez Gallimard en collection blanche et en format de poche (édition Folio n°2895).

Le roi vient quand il veut, propos sur la littérature, Albin Michel, 2007 : ce volume rassemble la plupart des entretiens donnés par Pierre Michon entre 1989 et 2007.

Quelques références critiques :

Pierre Michon, *l'écriture absolue*, textes réunis par Agnès Castiglione, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2002.

Pierre Michon, *la Lettre et son ombre, actes du colloque de Cerisy-La-Salle*, textes réunis par P. M. de Biasi, A. Castiglione et D. Viart, Gallimard, 2013.

Michon, cahier de *L'Herne*, n°120, 2017, cahier dirigé par A. Castiglione et D. Viart.

DEMANZE Laurent, *Encres orphelines, Pierre Bergougnoux, Gérard Macé, Pierre Michon*, José Corti, 2008.

RICHARD Jean-Pierre, « Servitude et grandeur du minuscule », *L'Etat des choses*, Gallimard, coll. Essais, 1990.

VIART Dominique, *Vies minuscules de Pierre Michon, essai et dossier*, Gallimard, collection Foliothèque, 2004 : une bonne introduction à destination d'un public étudiant.